

MARK HOLLIS

OÙ L'ART DE L'EFFACEMENT

FRÉDÉRIK RAPILLY

du groupe
TALK TALK

« Un génie. »

Télérama



MARK HOLLIS
où l'art de l'effacement

VERSION NON-CORRIGÉE

Frédéric Rapilly

MARK HOLLIS
où l'art de l'effacement

Biographie



Éditions du Layeur

Chapitre 2

QUE LA FÊTE COMMENCE...

« Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme Mark. Il était très individualiste, si sûr de lui. Il savait exactement ce qu'il aimait et me faisait écouter plein de disques que je n'avais jamais entendu auparavant. Des trucs comme The Seeds et Love, mais aussi Delius, Erik Satie, et Miles Davis. Moi, j'écoutais encore Joy Division. »

Paul Webb (Mojo)

Pourquoi s'auto-baptiser Talk Talk, cette banale expression, un peu passe-partout qui signifie bavardages, baratin, ragots ? Et pourquoi ne pas avoir gardé ce patronyme de départ beaucoup plus accrocheur de 300 Cubs (300 Lionceaux) comme ce fut le cas au début du groupe, au moins quelques semaines, quand Paul, Lee et Simon, lorsqu'ils n'écoutent pas des disques dans l'appartement de Mark, leur futur leader à Muswell Hill, se mettent à répéter d'arrache-pied dans un local à Londres ?

Explications... « L'expression Talk Talk flottait déjà tout autour de nous au moment où le groupe était en train de se former, raconte Mark. Mais avant de s'arrêter dessus, nous avons commencé par

éplucher le dictionnaire. Puis, nous avons décortiqué un paquet de romans du genre de ceux de William Burroughs et autres. Finalement, nous nous sommes arrêtés sur Talk Talk. Premièrement, j'aimais beaucoup cette idée d'avoir une chanson qui donnerait aussi son nom au groupe. Et puis, côté mémorisation, c'était instantané. De plus, ce nom ne nous faisait entrer dans aucune case ou catégorie prédéterminée. »

Il y avait encore tout un tas d'autres raisons plus ou moins farfelues. Le chanteur de Talk Talk, très en verve et pas encore en froid avec la presse, s'amuse ainsi à les énumérer au journaliste du magazine *Sounds* envoyé pour l'interviewer et faire mieux connaître ce groupe prometteur à ses lecteurs. Mark évoque ainsi le côté très graphique de ce mot doublement répété. Puis, le fait qu'il déteste que l'on abrège le nom d'un groupe : il s'arrête sur l'exemple des Stones (pour The Rolling Stones). Enfin, Mark ajoute avec un poil de malice qu'il a une autre très bonne raison pour avoir choisi ce patronyme de Talk Talk. Il confie à l'envoyé spécial de *Sounds* qu'il serait en fait un fan absolu du groupe Duran Duran, un vrai «groupie»... Une blague niveau potache et une façon de devancer et d'essayer de désamorcer (sans grand succès !) avec son humour très 2^e, voire 3^e degré pas mal de critiques dans la presse musicale de l'époque qui compare allégrement, et non sans raison, les deux formations.

Certains magazines y vont franco et qualifient même Talk Talk de « new Duran Duran. » À la décharge des journalistes, le quatuor a signé avec EMI, la même maison de disques que le groupe de Birmingham. Ils ont également enregistré leur premier album, *The Party's Over*, avec Colin Thurston le même producteur de Duran Duran. Et pour enfoncer le clou, le groupe londonien a fait la première partie de la tournée britannique de la formation de Simon Le Bon qui connaît alors un succès considérable autant dans le Royaume-Uni que bientôt dans le monde entier. Pour qui, pour quoi, les membres de Talk Talk ont aussi accepté de se déguiser en

jeunes hommes bien comme il faut, tout de blanc vêtus, très tendance néo-romantiques, pour tourner leur premier vidéo-clip ? Une décision qui ne sera pas sans conséquence. La chaîne MTV l'a repéré et le passe en boucle (surtout aux États-Unis), avec ceux de The Cure, Spandau Ballet, Eurythmics, Culture Club, etc., au point que la chaîne sera accusée plus tard d'être à l'origine de ce que l'on nomme « La seconde invasion britannique ». Enfin, ultime point commun avec Duran Duran, les synthétiseurs se taillent la part du roi dans leurs premières compositions. Bref, difficile d'éviter la comparaison même si elle finira par agacer Mark, et le reste du groupe.

Mais revenons aux tout débuts, lorsque Talk Talk se nomme encore 300 Cubs. Nous sommes début 1981. Si Mark impressionne Paul et Lee, tout juste sortis de l'adolescence et encore peu expérimentés, le chanteur comprend vite qu'avec ces deux-là et l'ajout aux claviers de Simon Brenner, il a trouvé ses alter-egos. Les quatre jeunes gens passent beaucoup de temps à répéter, à trouver un son, des sons, leur son, à faire aussi connaissance et créer des liens d'amitié. Simon se souvient qu'il passe « collecter » un à un les membres du groupe avec sa voiture, une Mini couleur orange qui ne passe pas inaperçue. D'abord Mark chez lui, puis Paul et Lee à la sortie du métro. Ils traversent ensuite le quartier huppé de Maida Vale où se trouve un rond-point qu'ils ont pris comme repère. Et Simon, à la demande pressante des trois autres, en fait le tour une, deux, trois, cinq, dix, vingt fois. C'est dans ces instants-là, puis dans leur salle de répétition, que se crée la complicité d'où va émerger la musique et les sonorités electro pop du premier album de Talk Talk.

Venus de Southend-by-the-Sea sur la côte est de l'Angleterre, Lee et Paul s'installent même quelques temps dans l'appartement de Mark à Muswell Hill. « Nous n'avions aucun contact à Londres, se souvient Paul. Une fois les répétitions terminées nous passions

une bonne partie de notre temps libre à écouter des disques (dont ceux de The Electric Prunes). » De son côté, Ed Hollis, le frère de Mark, prend peu à peu du champ. Il laisse de plus en plus de place à Keith Aspen, qu'il connaît de la maison de disques Island, où il était chargé de repérer et signer les jeunes talents. Ed a fait passer une cassette avec une première maquette du morceau « Renée » qui a tellement impressionné Keith que celui-ci décide de créer une structure à part, Square Records (abritée par Island), dont ils seront la première signature. Le groupe a signé un contrat encore sous le nom 300 Cubs avec Island, qui, par ailleurs, le présentera comme un groupe de dance-music inspiré par le courant psychédélique.

Il faut passer à l'étape suivante et voir ce que ces musiciens ont dans le ventre. Keith présente alors aux quatre jeunes gens une légende. Une vraie... Le new yorkais Jimmy Miller est un ancien batteur devenu producteur. L'homme est réputé pour avoir travaillé avec les Rolling Stones (sur les albums *Beggars Banquet*, *Sticky Fingers* et *Exile On Main Street*), mais aussi avec le groupe anglais Traffic que révère Mark. Il s'agit de capter en studio l'énergie du groupe et de la canaliser pour enregistrer des maquettes dignes de ce nom. La particularité de la formation c'est que contrairement à la plupart des groupes de l'époque punk, post-punk ou simplement rock, elle ne compte pas de guitariste. Mark joue pourtant de la guitare, mais il ne veut utiliser que sa voix comme instrument. Un état d'esprit proche du jazz. En deux jours, le quatuor met en boîte plusieurs titres, sept en tout, dont les futurs tubes « Mirror Man », « Candy » et une reprise de « Talk Talk », le morceau de The Reaction. À l'écoute, Keith Aspden est plus que satisfait et surtout rassuré. Convaincu du talent et de l'avenir du groupe, il accepte de devenir leur manager et se met à chercher une maison de disques plus importante que le petit label Square Records pour finaliser leur contrat et lancer leur carrière.

A l'été 1981, l'avenir de Talk Talk s'étirole, flotte encore dans les limbes. Comme une vague promesse. La place de numéro 1 des ventes de singles en Grande-Bretagne se dispute entre le ska anti-Thatcher d'une chanson lugubre, « Ghost Town » des Specials, et le boogie rock rétro et inoffensif de Shakin' Stevens reprenant le titre « Green Door ». Côté albums, c'est le rassurant Cliff Richards et sa compilation *Love Songs* qui s'installe en tête cinq semaines de suite. Il est détrôné mi-août par une autre compilation *The Official BBC Album of The Royal Wedding*. Un disque qui reprend les musiques jouées et les discours prononcées lors du récent mariage du Prince Charles et de Diana Spencer, le 29 juillet 1981, à la Cathédrale Saint-Paul de Londres, retransmis devant un milliard de téléspectateurs disséminés dans le monde entier. *Very exciting, isn't it?*

Pendant ce temps, Talk Talk se prépare, répète, et rêve. « Nous voulions éviter d'être surexposés avant de signer un contrat », décrypte Paul Webb. Il est âgé de 19 ans à l'époque, et en tant que musicien, ce jeune bassiste est très influencé par The Doors, Joy Division, Cabaret Voltaire ou des groupes électroniques oubliés comme les Allemands de Gina X Performance, auteur du tube underground « No G.D.M » en 1979. « Alors nous n'avons pas fait trop de vagues pendant l'été. Avant de partir en tournée avec Duran Duran au début de l'année 82, nous n'avions joué que six fois live en concert ! Si vous passez des mois et des mois à fouiner dans les clubs londoniens pour vous faire connaître, vous risquez de vous rendre trop disponible pour les maisons de disques. Ils ne prennent pas le temps de venir vous voir parce qu'ils savent qu'ils pourront toujours venir une autre fois. » Talk Talk opte donc pour une stratégie de la rareté. Sûrement sur les conseils de son nouveau manager rôdé à ce genre de manœuvres, mais qui prend soin de diffuser leurs maquettes auprès de plusieurs grosses maisons de disques.

Leur première apparition publique a lieu modestement au

Starlight Club, une salle de jazz dans le nord-ouest de Londres. Le public est clairsemé. Paul se souvient du nombre de personnes venues pour les applaudir. De mémoire, il en décompte exactement... Cinq. Il faut un début à tout. Un deuxième, puis un troisième concert, suivent. Toujours à Londres. Motivés et débrouillards, Paul et Lee vont jusqu'à faire affréter un bus avec bières gratuites pour leurs copains de la ville de Southend-On-Sea dans l'Essex dont ils sont originaires. L'ambiance est joyeuse et plutôt alcoolisée d'après les photos prises sur le moment.

Le 16 septembre 1981, à 22h30, Talk Talk monte sur la scène du Blitz, ex-club décadent de Covent Garden. À Londres, les modes changent vite, à la vitesse d'un clignement d'œil parfois. Un peu plus d'un an plus tôt, l'endroit situé au 12 Great Queen Street, face au Freemason's Hall, siège de la Grande Loge unie d'Angleterre, était l'épicentre du mouvement dit des *new romantics*. En kimono, Boy George s'y occupait du vestiaire. Trop mainstream, Mick Jagger s'y était vu refuser l'entrée. Le groupe Spandau Ballet s'y produisait en concert devant des membres d'Ultravox, de Siouxsie & The Banshees, de Magazine ou de Japan. Mais ce soir de septembre, tout ce qui reste ou presque de l'âge d'or des flamboyants néo-romantiques, c'est ce néon bleu à l'extérieur. Les cinq lettres B.L.I.T.Z. y clignotent en majuscules. Ah oui... Comme une réminiscence du récent passé branché du club, Boy George fardé, maquillé, les yeux soulignés d'eye-liner, est aussi présent. En curieux. Ainsi que les membres de Spandau Ballet.

Talk Talk est prêt à faire son entrée dans la lumière. Mark et ses trois acolytes se sont déjà un peu rôdés avec trois petits concerts. Pour tout avouer, ils ne sont pas vraiment inquiets puisque selon Paul, 90 % du public est constitué par des amis, ou des amis d'amis. Le seul petit incident cocasse du jour, c'est ce DJ prévu pour chauffer l'assemblée. Le dénommé Snowboy, ami de Paul et Lee, est en retard. Tellement en retard qu'il n'arrive pas. Et pour pallier à son absence, le seul disque « convenable » déniché dans

la cabine de DJ est un single electro pop de The Human League : *Love Action (I Believe in Love)*. Le morceau est joué en boucle, à rendre le public marteau, jusqu'à ce que Talk Talk se décide à monter sur la scène du Blitz. Le groupe y joue ses compositions qui rappellent aux spectateurs présents beaucoup plus le rock glam de Roxy Music que la pop chic et choc de la clique néo-romantique et ultra maquillée de Visage, Ultravox, et tutti quanti.

L'examen de passage est considéré comme réussi. Le buzz commence à se faire. Le quatuor se produit ensuite dans deux autres salles londoniennes : Legends et Embassy. Sur scène, ils impressionnent les têtes chercheuses des maisons de disques à l'affût de la « next big thing ». D'abord, parce que les membres de Talk Talk (TT pour les fans) sont considérés comme d'excellents musiciens, un atout pour une carrière longue. Ensuite, parce que sur scène, Mark frappe déjà par son intensité, sa densité, son attitude avec un micro à la main. Le magazine *Sounds* qui les a déjà repérés publie une revue comme on les aime à cette époque, méchamment élogieuse, comparant ainsi Mark à un phasme (« Stick insect », en anglais), raide comme un piquet mais portant une ceinture cloutée sur scène ainsi que tous les attributs d'un chanteur psychédélique. A priori, un bon point. Et là encore, c'est sa voix poignante qui marque même si la journaliste trouve Talk Talk encore un peu corseté, amidonné. La maison de disques Phonogram est alors tout prêt de les signer mais c'est EMI, auréolé du succès de Duran Duran à l'international, qui après moultes tractations emporte la mise, en novembre de l'année 1981.